

Cyrille Vigne

Le Bracelet de Bradley Pierce



Il y a des siècles qui portent le malheur et la maladie plus que d'autres. J'étais né dans l'un d'eux. Je ne saurais dire par où tout cela avait débuté ou si une raison demeurerait pour perpétuer le vacarme et le sang. Ce serait mentir de dire que j'avais encore quelque espoir que cela s'arrangerait, que la raison se fraierait un chemin dans les esprits. On aurait dit que les morts engendraient davantage de cadavres, que les rues déversaient leur flot tragique et brutal dans les villes qui répandaient leur soif de spectres dans tout le pays. Une brume s'était formée par la poussière et la fumée

et la clarté devint de plus en plus une relique d'un passé proche mais tout à fait révolu.

Il y avait quelques mois déjà, on pouvait entendre le bruit assourdissant des canons et les hurlements dont on ne saurait dire s'il s'agissait de la première colère ou du dernier déchirement. Le conflit semblait s'être retiré progressivement, évinçant de la même manière la peur pétrifiante d'une fin violente. Il y eut à la place une autre malédiction plus pernicieuse et plus difficilement identifiable à deux visages. Une folie volatile se mélangeait à diverses maladies issues d'une alimentation trop pauvre et d'un environnement vicié. En ce temps troublé, il n'était pas chose aisée d'établir avec certitude si les esprits, qui hurlaient de temps à autre quelques paroles sans une once de sens, avaient connu cet état suite au développement

d'un mal dont le visage et la forme ne pouvaient être décrits ou s'il était lui-même le symptôme et la racine.

Chaque jour enserrait dans ses mains la satisfaction d'une toute nouvelle tragédie et les principes et les valeurs ne tenaient plus guère que les frontons qui s'effritaient heures après heures. La vie n'était plus ressentie comme une continuité de temps d'actes et de souvenirs mais davantage éprouvée comme un moment, une période qui devrait prendre fin de manière prématurée. Je ne pouvais pas me douter que cette perception, presque impersonnelle, allait devenir une réalité quotidienne et omniprésente. Le temps avait fui sans même que je pus en déterminer l'exact souvenir. Après tout, il n'y avait plus de raison d'en considérer les effets. Cependant je me rappelais très bien le moment où mon père nous avait

quitté. Il se tenait dos à la fenêtre alors que l'affrontement et les balles sifflaient tout à fait dans notre rue.

Le soleil était encore vif, l'air ambiant et tiède, ce qui donnait à l'atmosphère une note contradictoire. On aurait dit qu'il fallait l'ironie d'un jour parfait pour le voir tomber à genoux alors qu'il nous embrassait d'un regard des plus intenses. Il n'y eut pas de paroles ou de gestes, juste une balle traversant son corps en lui transperçant le cœur sans hésitation. Le reste n'était qu'effusion de sang et de salive incontrôlée ajoutant à cette tragédie une angoissante conclusion. La brutalité de l'évènement ne nous avait pas permis d'échanger une dernière parole et ma mère et moi, derniers représentants de notre famille, allions devoir surmonter cela immédiatement. Pourtant, la réaction de ma mère fut singulièrement

différente. Elle fit deux pas en arrière et s'effondra la bouche vide, muette jusqu'au lendemain, une expression de terreur et de dévastation habitant son visage crispé, trop longtemps plongé dans un abîme consterné.

Je traînais le corps encore chaud de mon père dans une pièce hors de la vue de ma mère, une pièce discrète où on ne passait que peu. Bien entendu, je ne pouvais attendre de ce geste improvisé ni la satisfaction d'avoir exécuté la meilleure des alternatives ni même l'espoir le plus minimes d'extirper ma mère de son royaume fantomatique. J'avais précisément à ce moment là l'impression irréversible, en revenant dans la pièce où elle se trouvait, de poser mes yeux sur un cadavre encore plus convaincant. Seul le gonflement involontaire de sa poitrine pouvait me certifier qu'elle était encore parmi les

vivants. Cette vérité n'allait faire que s'estomper alors que le jour et la nuit s'échangeaient leur robe de tristesse et d'agonie. D'une manière lancinante, la santé de ma mère allait décliner. Au départ, ce qui me paraissait anodin comme une portion laissée là alors que nous ne mangions que très rarement, allait devenir un indice alarmant d'un état d'esprit.

J'étais incapable à cet instant de voir dans ses yeux quelle route elle avait empruntée. Les moments que nous allions passer ensemble allaient instiller dans mon esprit les pas qu'elle avait choisis et sa destination. Je la dévisageais de moins en moins et plus un mot n'était sorti de sa bouche depuis trop longtemps. Il n'y avait plus de dialogue d'échange ou de conviction. Elle était morte de toutes les façons imaginables. Il était bien trop tard pour vouloir la sauver. Peu de jours

s'étaient noyés avant que j'en arrivais à cette conclusion et la maladie allait transformer mes certitudes en une implacable réalité.

Les silences et les regards fuyants, brodés à son cou, relevés par un collier d'une amertume habitant chacun de ses visages, je ne la reconnaissais presque plus. J'étais encore jeune certes, mais je me rappelais encore des dîners discrets organisés avec des inconnus transpirant un air mondain acheté. Mon père et ma mère avec une complicité tacite, récitaient des convictions politiques déguisées en discussions policées. Bien entendu, je ne me sentais pas particulièrement concerné par ces échanges dont je ne saisisais pas toujours le contenu. Cependant, j'étais parfois présenté à un visage parfaitement maquillé d'indifférence, pressé de vomir quelques mots choisis pour se donner une contenance maladroite. J'avais perçu dans

ce rituel cadré des variations. Je savais ce qui était apprécié et ce qui l'était moins, je n'avais qu'à noter quel vin était choisi pour accompagner la viande rouge et les cigarettes ; il y avait toujours de la viande rouge.

De cette atmosphère d'alcool de sang et de fumée, j'étais constamment admiratif de la superbe qu'ils arboraient tous deux. Je me sentais alors l'héritier d'une indicible grandeur qui ne prenait pas racine dans le faste mais trouvait sa filiation dans un respect que mon âge et que l'absence de confession ne me permettaient de dévisager avec précision. Les relations que j'entretenais avec mes parents ne devaient pas différer de celle des jeunes hommes de mon âge et de mon éducation. Cependant je savais que l'amour prononcé de manière maladroite ou très souvent suggéré était pour moi une nourriture délicate alors que je